

NOVALIS

Lettre bimestrielle n° 94 – août-septembre 2021

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

« [Avant la guerre] L'Allemagne nous donnait le spectacle d'une pensée éprise d'elle-même, d'un individualisme osé et orgueilleux, d'une volonté de puissance qui n'étaient ni dans nos mœurs ni dans notre philosophie. Max Stirner, l'auteur de *l'Unique et sa propriété*, et surtout Nietzsche en étaient les plus hardis représentants et l'on sait combien, pendant un certain moment, le nietzschéisme fut à la mode chez nous. Quant à Wagner, nous n'avons plus besoin de rappeler quelle influence il exerça sur notre musique. Mais notre poésie elle-même se laissait dominer par l'œuvre d'un Novalis ; l'on peut tenir pour assuré, aujourd'hui, que le symbolisme se fonda sur les théories esthétiques de l'hégélianisme et se développa d'après des exemples fournis par le mysticisme germanique. »

Claude Sauvebois, « la Nouvelle Pensée Française », *Revue mondiale*,
1^{er} novembre 1919.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

LA PHILOSOPHIE DEVANT LA VIE (Un extrait)

Raymond Lenoir (1890-1972) est un philosophe français aussi discret que singulier. Il a collaboré à de nombreuses revues philosophiques dont la *Revue de Synthèse*, la *Revue de Métaphysique et de Morale*, dont le présent extrait est tiré, a publié deux ou trois ouvrages de fond sur Condillac, sur les « historiens de l'esprit humain » (Alcan, 1926), publié des poèmes – *Les Visages multiples*, 1943 – et des essais. On pourra consulter en ligne (*Gallica*, *Persée*) un certain nombre de ses articles.

Pythagore, quand il voyagea en Phénicie, se rendit à Byblos, moins pour y contempler les anciens débris de cette ville célèbre dont Saturne est le fondateur que pour y entendre un vieux prêtre d'Adonis qui était fort instruit dans la science des astres et qui avait la réputation d'être plus éclairé que les autres hommes. Le prêtre Hypsiclès lui enseigna alors comment la terre était habitée avant d'être éclairée par la lune et comment une révolution astrale fit fondre sur l'humanité les maux. Depuis le philosophe a su nouer des liaisons et les changer en amitié, aimer à Sicyone la jeune Philarète, admirer la colonnade des Propylées. Dans l'amitié il

trouve l'impossibilité de l'union parfaite moins grande ; dans l'amour la nature le trompe avec un instinct. Son mouvement se résout dans l'amour de Dieu, c'est-à-dire dans la contemplation mentale du Grand-Être. Dieu a décomposé l'unité totale en individus. Aussi tout ce qui est visible et sensible tend-il vers l'unité et vers l'union. Tout cède à l'attraction de l'âme du monde. Comme ce qui paraît ordre pour nous n'est pas ordre pour les choses, nous sommes pressés de conclure au désordre. Il n'y a pas de mal dans l'univers. Les aphélies où règnent l'ignorance et les périhélie où le développement des disciplines est marqué par l'épanouissement d'une science favorite alternent par périodes. Mais le ressort de la vie de l'univers est l'existence d'êtres actifs et libres. A quoi bon épeler les systèmes. En vain « une essence peut avoir 100000 côtés qui tiennent également à la nature et parmi lesquels trois ou quatre seulement sont analogues à nos organes actuels. Une essence peut avoir 10000 faces qui tiennent à sa nature et dont aucune n'est tournée vers nos organes. » Ce qu'on décore souvent du nom de philosophie n'est proprement que la lie qui demeure après l'effervescence de l'imagination. On a inventé une logique artificielle postérieure à la faculté intuition qui est la seule logique véritable. Il n'y a que deux philosophies au monde où les vérités se tiennent et que l'esprit n'abâtardit pas : la socratique et la newtonienne. La philosophie est dans l'homme. Nous sommes hommes. Cherchons hardiment la philosophie en nous-mêmes. Les désirs avertissent l'âme qu'elle est. Elle ne sent qu'elle agit que par l'idée de la réaction. Sans la réaction elle n'aurait aucune idée de la volonté. Elle

désire. Elle a pour but l'union la plus intime et la plus parfaite de soi-même avec l'âme de l'objet désiré.

A l'Académie des Mines de Freiberg, Friedrich von Hardenberg approfondit la texture d'un monde dont les cours de chimie de Wiegleb¹ et les cours de géologie de Werner lui ont révélé la complexité interne. Baader et Schelling poursuivent l'un et l'autre, avec des dons et une érudition différents, la détermination des concepts propres aux sciences de la nature. L'un s'appuie sur la critique des *Pensées sur la véritable Estimation des Forces vives*, les *Premiers Principes des Sciences de la Nature* et la *Critique*



¹ [Le chimiste Johann Christian Wiegleb, né en 1732, mort à Langensalza en 1800.]

du Jugement de Kant et de Mémoires de Lavoisier. L'autre, dont les connaissances semblent moins sûres, se recommande de l'œuvre de Prévost et de l'œuvre de Lesage. Tous deux restituent le monde au jeu des forces appréhendées sous formes d'éléments dont Lavoisier décrit, dans le *Traité de Chimie Élémentaire*, les métamorphoses dues à l'action du soleil. Friedrich von Hardenberg les lit, comme on lit les contemporains, pour s'éprouver et se reconnaître. Si le monde révèle bien un tel ordre, le caractère d'a priori conféré par Kant à la mathématique exprime l'intelligence de la puissance créatrice et la possibilité de suivre, au moyen de la combinatoire promue par Hindenbourg au rang de discipline, le dédale de la création. Friedrich von Hardenberg s'initie à la combinatoire. Et, quand il a compris la clarté qu'elle projette sur l'harmonie du monde, il unit dans une même méditation Plotin faisant de la *μουσική* chère à Wackenroder une méthode capable de compléter la dialectique et l'amour, Leibniz, auteur d'un *Ars inveniendi*. Peu à peu la magie des mots s'est emparée des impressions originales pour dévoiler au jeune homme la profondeur d'une vie d'enfant parmi les arbres.

Friedrich von Hardenberg, son frère Érasme, sa fiancée sont devenus sujets à des malaises auxquels les médecins donnent un nom. Le 19 Mars 1797, Sophie von Kühn meurt. Le 14 Avril 1797, Érasme von Hardenberg meurt. Le vrai visage de l'aventure s'est révélé. Comme une brassée de fleurs, Friedrich von Hardenberg dédie à ses souvenirs toutes ses pensées qui s'éparpillent et dont le parfum monte en *Poussières d'Étamines*. Mais, comme l'amour ne va pas sans la foi, il ne conçoit pas que l'amour aille au delà de la mort. Quand il a tressé en l'honneur du nouveau couple royal, de Frédéric-Guillaume II et de la Reine Louise, une couronne de vers, il se fiance à Julia von Charpentier ; il contracte, comme Wackenroder, une amitié avec Tieck, homme de lettres aux ressources infinies et à l'ironie insaisissable. Il se laisse gagner par lui au génie trouble de Jacob Böhme, le cordonnier philosophe, qui de tout fait mystère à la manière des ignorants et enfouit la conception classique du monde sous une interprétation des Écritures qui autorise l'emploi des symboles ambigus, dans une Europe en armes où les Anglicans donnent la main aux Luthériens et aux Calvinistes pour jeter, dans les ports et les villes de finance, les bases d'une République chrétienne universelle ; cependant que, poussés par l'ambition, Monarques et Princes concourent à la désorganisation de l'Empire. Il s'enhardit à sortir de son monde, le monde de la nature vivante, pour prononcer sur l'avenir religieux du monde. Il sait tout ce que le Catholicisme a contenu de grandeur : son amour pour l'art, sa profonde humanité, la fermeté d'un honneur irréfragable, sa charité fondée sur l'amitié pour

l'homme, son esprit d'obéissance et sa fidélité. Il croit la vieille Papauté gisant dans le tombeau à Rome. De toutes les parties du monde monte l'appel des mystères. Pour avoir connu la mort de son amour, Friedrich von Hardenberg se laisse gagner par l'ivresse qui fut donnée aux Grecs, aux Égyptiens, aux Israélites et aux Indiens. Le Verbe, maître des formes, vient. Il assure à l'élan de Friedrich von Hardenberg une promesse d'éternité. Le malaise qui emporta les êtres chers comme il emporta Wackenroder interrompt la composition des *Disciples à Saïs*.

Nous sommes dans l'universel, et le plan de Kant était bien d'établir une critique universelle encyclopédique. Mais Fichte le montre, il ne l'a pas poursuivi jusqu'à son terme et il n'en a pas exposé les différents moments avec un égal bonheur. Il convient de réaliser une Encyclopédie reposant sur la communion et qui embrasse dans le lien vivant les unissant à l'évolution historique les différentes créations du Moi. Considère-t-on le Moi sans se laisser duper par les artifices du langage ? Il est mouvement et rythme. Il est vie. La vie est le commencement de la mort. La vie est à l'intention de la mort. La mort est terme et commencement tout à la fois, séparation et union plus intime tout à la fois. Par la mort il est mis fin à la réduction. Les processus vitaux, le sentiment de l'espace et du temps et le processus de l'articulation déterminent l'individualité. Chaque élan vital est déterminé par le processus vital universel, en sorte que l'individualité n'est pas le propre du Moi. Cours de justice, Théâtre, Cour royale, Église, Administrations, Académies, Collèges constituent les organes internes différenciés de l'individu mystique qu'est l'État, puisque aussi bien l'instinct de société apparaît comme un instinct d'organisation. Le système entier de la nature peut être considéré comme un individu parfait.

Si tout se trouve être ainsi, en raison même de son caractère organique, fonction de l'individu et fonction de l'univers, la totalité du monde réside en nous. Chaque homme a un Verbe, le verbe est l'expression de l'esprit. L'esprit est le principe social qui concentre. Il est substance d'association qui harmonise le divers ; sans lui la nature ne serait pas la nature. Mais ses démarches ne sauraient être abstraites. Devant l'abstraction tout est uni, mais ne possède que l'unité du chaos. Le meilleur dans les sciences est leur ingrédient philosophique comme la vie dans les corps organiques. « Déphilosophique-t-on » les sciences ; que reste-t-il ? De la terre, de l'air et de l'eau. Aussi bien l'erreur et la vérité sont-elles des fonctions vitales. La possibilité de la philosophie repose sur la possibilité de présenter des pensées et des règles, c'est-à-dire de penser en commun. Elle tient dans l'art de symphilosopher. Le monde des hommes est l'organe commun des dieux. La poésie les

unit. L'esprit de poésie est l'aurore qui rend sonore la statue de Memnon.

La vie des dieux est mathématique. La mathématique pure est une religion. Tous les envoyés des dieux doivent être mathématiciens. La sphère de la mathématique pure forme un empire spirituel indépendant. En sorte qu'on ne saurait s'empêcher de tenir pour merveilleuse la parenté des nombres et des expressions abstraites avec les choses d'un autre monde. Pourtant l'Europe accaparée par les techniques oublie la théorie des nombres de Pythagore. Puisse-t-on faire comprendre aussi qu'il en est du verbe comme des formes mathématiques. Il constitue un monde pour soi, les mots ne jouent qu'avec soi. Ils n'expriment rien d'autre que leur nature merveilleuse et c'est pourquoi ils sont si expressifs. Aussi toute science mathématique tend-elle à redevenir philosophique. Elle s'anime ou se rationalise. Elle est poétique, morale religieuse.

Alors se dévoile le prodige insoupçonné du philistin qui se contente de vivre la vie de tous les jours. Le Moi apparaît comme un miracle, la force du Moi devient hiéroglyphique. Toutes les vérités naturelles reposent sur des vérités miraculeuses. La force qui impose un ordre à la matière abandonnée au chaos apparaît comme une force magique. Dans son développement elle ne fait qu'un avec l'activité artistique. Elle est géniale, car tous les hommes sont des génies. Le Moi exhale sans fin sa force. Le monde des sens vient se ranger comme un anneau autour de l'âme, comme des consonantes excessivement dures qui emprisonnent et réalisent le son pur de l'âme. Mais la nature entière n'est que le témoignage et le moyen d'entente des êtres raisonnables. L'homme qui pense revient à la fonction essentielle de son être, à une considération créatrice, au point où la production et la science s'unissent pour se substituer l'une à l'autre d'une manière merveilleuse. Il revient au moment créateur de l'amour-propre, de la prise de possession de soi. Quand il cherche dans la contemplation de cette apparition première, s'épanouit devant lui, dans les temps et les espaces, comme en un spectacle non humain, l'histoire de la production du monde. Et chaque point solide qui se fixe dans la fluidité sans fin devient pour lui une nouvelle révélation du génie, de l'amour, un nouveau lien du Toi et du Moi. La description attentive de cette histoire du monde intérieur est la vraie théorie de la nature. Grâce au rapport de son monde d'idées en soi et de son harmonie avec l'univers se forme de soi-même un système d'idées qui devient une copie fidèle et une formule de l'univers. Mais difficile est l'art de contempler dans le calme et de jeter sur le monde un regard créateur.

Il ne suffit pas à l'homme pensant de s'unir à la nature pour

l'avoir recréée. Il tend encore à s'unir dans le présent aux autres hommes. La base des liens éternels est une tendance absolue dans toutes les directions. En elle repose la force de la hiérarchie, de l'ancienne maçonnerie et du lien invisible des anciens penseurs. Sur elle repose la possibilité d'une République universelle que les Romains ont commencé à réaliser jusqu'à ce que vienne l'Empire. Auguste, le premier, a délaissé cette base ; Hadrien l'a détruite de fond en comble. La communauté intime de toutes les connaissances, une république scientifique est le but élevé de tous les savants.

Ainsi se déroule sans effort une pensée qui n'a été qualifiée de mystique que pour avoir su maintenir vivant l'art de s'émerveiller. Avertie des sciences, elle a trouvé dans l'œuvre d'art une familiarité étrange avec les impressions de la nature. Elle s'est sentie créatrice et, cédant à l'appel de la beauté, elle a osé renouveler le monde. Une nouvelle Jérusalem, une nouvelle nature sont le but de nos efforts. Enhardie par l'attrait de la beauté, elle ne cesse jamais d'être prudente ; elle ne se laisse jamais divertir par le dédale des embarras qui font le dialecticien sans faire le philosophe. Chaque œuvre qui surgit autour d'elle, en une époque d'effervescence où Fichte, Schelling, Hegel rivalisent, fait naître en Friedrich von Hardenberg une émulation amicale plutôt qu'elle ne lui apparaît un obstacle. L'amour de la nature et l'amour de l'humanité sont assez forts pour soutenir, dans sa lutte contre les mystères, un artiste trop soucieux du style pour rien laisser paraître de ses tentatives ou de ses hésitations. Tandis que les groupes, pleins d'effroi, offrent des rites, des formules et des victimes expiatoires aux dieux inconnus, le poète des *Hymnes à la Nuit* donne son amour. Il sait que, pour nous tous, le soleil est le visage de Dieu. Dès lors tout lui devient aisé. Le sentiment également vif de l'individu et de l'univers s'équilibrent chez ce lecteur de Spinoza, « homme altéré de Dieu ». L'activité créatrice s'épanouissant dans les beaux-arts, la mathématique s'empare des formes et laisse dans le domaine de l'inconnu et de l'ineffable, avec une sorte de pudeur sacrée, les forces.

Ces forces, des esprits moins bien doués pour n'avoir pas connu dès l'enfance la vie universelle, tentent de s'en emparer. A défaut de la vie des sens, ils ont chimie, physique, métaphysique ; ils ont les œuvres de Kant, lumière d'une monarchie soucieuse d'hégémonie. A défaut du monde et du salon de Henriette Herz², ils ont les Universités. Dans un temps où l'Europe est en travail,

² [Henriette Herz (1794-1847) est connue pour son salon berlinois qu'elle tint jusqu'en 1803, au décès de son mari. Elle se convertira au protestantisme en 1817.]

groupes religieux et politiques sont trop intéressés à la mainmise sur la pensée des jeunes hommes pour que l'Université n'acquière pas un prestige considérable et pour que Schopenhauer doive se consoler un jour de n'avoir pu, comme Hegel, faire à heure dite des conférences appréciées. Un même vent de liberté a secoué l'Empire et les Monarchies. Les Princes ont multiplié les courriers secrets à travers l'Europe. Les métiers ont fait retour à une mystique dépositaire de leurs espérances. L'esprit de la Hanse a failli renaître. Sous la poussée des événements s'opère un retour aux essences individuelles. L'unité d'une grande espérance se rompt. La métaphysique rentre dans des cadres d'États. Tous éprouvent l'activité créatrice, mais aucun n'a une maturité suffisante pour en connaître la plénitude, pour en suivre le développement dans l'être et dans la nature. Ils n'en prennent conscience que par opposition à l'analyse formelle que donne de l'activité scientifique une doctrine lourde d'allures, dogmatique, qui donne libre cours à des formules latines traversant comme des blocs erratiques le style embarrassé de la Critique. Si grande est leur hésitation que Hegel attend 1801 et Fichte 1806 pour se débarrasser de l'empire de Kant et se rallier à la philosophie de la nature exprimée par Schelling.



Wilhelm Hensel, portrait d'Henriette Herz, 1823³.

³ *Deutsche Romantik Handzeichnungen*, I, Rogner & Bernhard, 1974.

Mais l'association féconde de toutes les orientations de l'activité humaine se trouve compromise par l'action persistante du ferment critique. Le divorce va croissant entre la nature et l'esprit. Schopenhauer l'accuse. Attiré par le mystère, il demande le secret des êtres aux vies d'hommes, la Nature au *De Signatura Rerum* de Jacob Bœhme, la lumière à la théorie des couleurs de Goethe. La doctrine primitive et évangélique de Saint Augustin, le *De Servo Arbitrio*⁴, Maître Eckhart, Tauler rejoignent les Upamshads [*sic*] dans l'intelligence des vérités essentielles auxquelles il s'attache à donner une expression philosophique. Des choses matérielles agissant les unes sur les autres et se modifiant mutuellement constituent le monde. La lumière est la chose la plus réjouissante qui existe. Le soleil est source de lumière, condition de la connaissance la plus parfaite, comme la chaleur est source de toute vie. La vision permet à l'homme d'acquérir une connaissance intuitive. Le verbe lui permet de réfléchir cette connaissance intuitive en une logique créatrice de concepts qui sont représentation de représentation et en une mathématique. Si cet emploi de la raison est utile, la vérité n'en réside pas moins dans le rapport de l'objet avec l'évidence intuitive, la logique n'est que la forme abstraite d'une science que chacun possède à l'état concret. La mathématique constituée par Euclide se donne une peine infinie à détruire l'évidence intuitive qui lui est propre pour y substituer l'évidence logique. Aussi, considéré sous le prisme de la raison par l'homme ordinaire, le monde apparaît comme un monde de la pluralité où les choses particulières se laissent appréhender par les sciences qui traitent des formes, et les sciences qui traitent du changement sans rien révéler de leur essence. En tant qu'individu l'homme a sa racine dans le monde. Il est corps et volonté. La connaissance de sa volonté lui révèle que tous les phénomènes ont une seule et même essence. Volonté chez l'homme, elle est la force qui fait croître et végéter la plante, cristalliser le minéral, qui dirige l'aiguille aimantée vers le Nord ; elle est la commotion éprouvée au contact de deux métaux hétérogènes ; elle est l'affinité élective des corps se montrant sous forme d'attraction ou de répulsion, de combinaison ou de décomposition ; elle est la gravité qui attire la pierre vers la terre comme la terre vers le soleil. Partout les luttes, le combat, les alternatives de victoire attestent une individualisation qui apparaît comme la réalisation d'une idée et se marque chez les animaux par l'espèce, chez les hommes par le caractère. D'étape en étape la connaissance devient nécessaire. Un effort mystérieux et sourd

⁴ [Traité de Luther, 1525, *Traité du serf arbitre*, en opposition au *Traité du libre arbitre* d'Erasmus, 1524.]

traverse l'inorganique et l'organique, aveugle sans raison, indépendant de la pluralité.

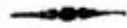
Pour échapper à la pluralité et rejoindre cette force, la simple contemplation des choses suffit. Alors la volonté est une dans l'objet contemplé et dans l'individu. Alors naît la connaissance des idées, affranchie du temps et de l'espace et de la causalité. Alors naît la communication de cette connaissance. Le génie apparaît incompatible avec la méthode mathématique. Il lui appartient de faire jaillir le sublime de la nature et la beauté humaine dont Goethe a dit : « Celui qui contemple la beauté humaine, le souffle du mal ne peut rien sur lui ; il se sent d'accord avec lui-même et avec le monde ». Il peut aller au delà des idées et dévoiler ce je ne sais quoi d'ineffable et d'intime qui fait du monde une incarnation de la volonté dans le langage universel de la musique.

Par un mouvement inverse, la connaissance s'efforce-t-elle d'approfondir la volonté ? La naissance et la mort n'ont de sens que par rapport à la vie. La vie est un flux perpétuel de la matière à travers une forme qui demeure immuable. De même l'individu passe et l'espèce ne passe pas. La mort est un sommeil où l'individualité s'oublie. Tout le reste de l'être aura son réveil ou plutôt n'aura pas cessé d'être éveillé. La forme de la vie est le présent et le présent seul. L'existence et le temps sont deux choses indépendantes l'une de l'autre. Il en est de l'âme comme du soleil qui brille sans interruption. Voit-elle sa propre essence en pleine clarté, elle affirme la volonté de vivre ; voit-elle l'univers pris dans son essence : dans l'être vivant en proie aux désirs et aux passions, voué à une continuelle transformation du présent en un passé sans vie, c'est une souffrance quotidienne et une mort perpétuelle. Ainsi vont les mystères de la vie. A peine Proserpine a-t-elle touché à la grenade, elle appartient au monde d'en bas. L'action humaine déchaîne la violence, la ruse, le mensonge. La conscience de l'univers et la souffrance agissent comme deux modes d'initiation qui entraînent une transformation universelle et transcendante de l'être, une régénération. Piétistes, quiétistes, visionnaires pieux enseignent sa voie à l'âme qui va d'éternité en éternité au cours de sept existences successives vers l'être éternel qui compense le mal de la faute par le mal de la peine. Saint François d'Assise apprend à l'âme à ne pas séparer la justice de la bonté. Pour les âmes, soucieuses d'ascétisme, de sainteté et d'abnégation, il faut la Grâce en dépit du Pélagianisme bourgeois qui règne jusque dans le rationalisme contemporain ; il faut non les œuvres, mais la foi.

Au delà qu'y a-t-il pour le philosophe ? Le néant. Néant par défaut. Qu'on renverse les termes ; c'est l'être qui nous fera l'effet du néant. Comme, suivant Empédocle, le semblable ne peut être

connu que par le semblable, l'être s'en tient là. Au delà il y a ce qu'éprouvent les âmes parvenues à nier la volonté : l'extase, le ravissement, l'illumination, l'union avec Dieu. C'est un océan de quiétude, un repos profond de l'âme, une sécurité inébranlable dont Raphaël et le Corrège ne nous ont montré dans leurs figures que le reflet. C'est la bonne nouvelle. Alors c'est notre monde actuel, ce monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant.

A suivre



On connaît l'importance de la première éducation de Novalis, fortement marquée par le choix de son père de se rattacher à la Communauté des frères moraves de Herrnhute – « le comte Zinzendorf, grand réformateur de cet ordre, écrit *Emile Spenlé*, exerçait une étrange séduction ; particulièrement sur la noblesse campagnarde, plus renfermée sur elle-même »⁵. Nous présentons en deux livraisons deux portraits contemporains du comte.

LE COMTE DE ZINZENDORF

Le comte avait l'intelligence très-vive : des pensées jaillissaient de son cerveau avec autant d'abondance que de rapidité ; dans la méditation et le travail intellectuel, il était infatigable. La fertilité de son esprit produisait une foule d'idées originales qu'il exprimait souvent en termes qui paraissaient étranges. Il était aussi singulièrement riche en idées quand il s'agissait d'imaginer quelque entreprise utile ou d'en combiner les moyens d'exécution, et il s'exprimait alors avec une très-grande vivacité.

Sa mémoire était prompte et étendue ; cependant elle n'était pas toujours sûre en fait de détails.

Il était de sa nature si éveillé et si actif, qu'il lui était difficile de ne rien faire ; mais il ne savait pas travailler lentement, et une fois qu'il avait entrepris une chose, il ne la laissait pas qu'elle ne fût achevée ; il y appliquait toutes ses facultés et pouvait ainsi faire beaucoup. Il n'aimait pas à être dérangé dans son travail ; mais,

⁵ Emile Spenlé, *Novalis*, Paris, 1903.

quand il le fallait absolument, il savait s'en sortir très-vite et être tout entier à la nouvelle affaire dont il avait à s'occuper ; mais il lui était plus difficile ensuite de se remettre à celle qu'il avait interrompue.

Autant que je puis m'en faire une idée, son tempérament doit avoir eu beaucoup d'analogie avec celui de Luther. Pour l'un comme pour l'autre de ces hommes, on doit remercier Dieu de les avoir pris de bonne heure à son école, de les avoir attirés à Lui et appelés à son service ; car, sans cela, il est de toute vraisemblance qu'ils auraient pu, l'un et l'autre, faire autant de mal dans ce monde qu'ils y ont fait de bien par la grâce de Dieu.

Ses sentiments étaient vifs, violents, et il se laissait facilement emporter trop loin. La charité le rendait parfois trop indulgent et le zèle trop sévère. Les sujets de tristesse l'affectaient d'ordinaire trop vivement ; en revanche, quand il avait quelque sujet de joie, sa joie, sans toutefois le mettre hors des gonds, possédait son âme tout entière. Concevait-il une inquiétude au sujet de quelque chose ou de quelqu'un, il se représentait les choses au pire, avec toutes leurs conséquences, et il n'était pas facile de lui faire entendre raison.

Quand il soutenait quelque chose dont il eût une impression profonde, il supportait malaisément la contradiction ; mais il lui arrivait souvent de réfléchir plus tard aux objections qu'on lui avait faites et d'en faire son profit.

Il ne pouvait se représenter qu'il y eût des gens qui s'en tinsent toujours à ce qu'ils avaient une fois saisi et qui ne fissent pas de progrès en connaissance. Il regardait comme impossible qu'un homme qui cherche la vérité ne découvre pas en quoi il se trompe et ce qu'il ignore. L'amour de la vérité exige, pensait-il, qu'on lâche ce qu'on a lorsqu'on voit quelque chose de mieux. Quand on lui objectait que cette manière de voir trahissait un caractère inconstant, il répondait qu'on devait préférer la vérité à une réputation de constance et qu'il fallait savoir rester écolier et aimer à apprendre toujours quelque chose de mieux. Telle est la cause pour laquelle il a fait subir tant de changements à ses écrits. Il ne cessait jamais de les corriger. « J'ai l'habitude », dit-il, « à peine un de mes livres sort-il de presse, d'y ajouter non-seulement un long *errata*, mais encore de nouveaux éclaircissements. Je corrige, aussi souvent que je puis, tout ce qui dans mes productions me paraît n'être pas juste, et il ne me répugne point du tout de me contredire au besoin moi-même d'une fois à une autre ; car je pense que la plus petite vérité vaut mieux que la réputation de docteur. » Aussi, quand on lui montrait dans un de ses écrits une expression qui n'allait pas et qu'on lui en suggérait une meilleure, il l'accueillait avec grand plaisir, et quand il lui arrivait de trouver un mot ou un tour de

phrase qui rendît complètement sa pensée, il s'en réjouissait comme un enfant.

Lorsqu'il se trouvait en présence de gens desquels il avait tant soit peu lieu d'espérer qu'ils aimaient le Sauveur et qu'il se faisait dans leur cœur un travail du Saint-Esprit, il se mettait aussitôt en relations avec eux, sans se demander de quelle religion ils étaient, ni d'où ils sortaient, ni quelles étaient du reste leurs opinions ; et il était d'autant plus empressé à se lier avec eux, lorsque c'étaient des gens persécutés.

Il avait réellement un talent tout particulier de converser avec les gens qui ne pensaient pas comme lui ; il trouvait moyen de leur exprimer son opinion tout net, et sans la gazer, et pourtant sans les fâcher. Cependant, dans le temps où il n'avait pas encore beaucoup d'expérience, il lui arrivait de leur concéder tantôt trop, tantôt trop peu, et souvent il avait pour bien des gens plus de considération qu'ils n'en méritaient.

On remarquait d'ordinaire chez lui un contentement intime. Il avait foi que le Seigneur, « en qui il prenait plaisir », ne lui ferait que du bien : aussi, lorsqu'il lui demandait quelque chose, c'était avec assurance et avec une espérance certaine d'être exaucé. Il aimait à remercier Dieu pour toutes choses, même pour des choses qui auraient paru à d'autres n'en valoir pas la peine. Ce qu'il avait avant tout à cœur, c'était de faire la volonté de son Maître et d'avoir de temps à autre pleine conscience de cette volonté.

Comme la sainte incarnation de Jésus-Christ, ses souffrances et sa mort lui avaient gagné le cœur, c'était toujours aussi le principal sujet de ses discours.

Dans le commerce & la vie, quand il n'avait pas des raisons particulières de se tenir sur ses gardes, il montrait une simplicité d'enfant. On voyait en lui quelle belle chose c'est que d'être affranchi par le sang de l'Agneau de Dieu des craintes qu'inspire une mauvaise conscience. Tous ses actes, toutes ses paroles témoignaient de son tendre amour pour le Sauveur, pour ses membres, pour toutes les âmes qu'Il a rachetées à si haut prix. Il était amical, cordial, sans rancune, confiant, ouvert, en paix avec chacun. C'était pour lui un vrai plaisir que d'aider les autres de ses conseils ou de quelque autre manière, en un mot, de faire du bien ; il ne faisait pas à cet égard de différence entre amis et ennemis, si ce n'est que son penchant le portait toujours à rendre d'abord service à ces derniers. Cette disposition à obliger autrui et l'espérance qu'il avait toujours de pouvoir le faire, l'entraînait souvent à faire des promesses qu'il lui était impossible de tenir, malgré toute la bonne volonté qu'il en avait. Ceux qui le connaissaient savaient bien que, lorsqu'il se voyait dans l'impossibilité d'être utile à quelqu'un, qu'il

l'eût promis ou non, personne n'en était plus affligé que lui.

Il avait acquis, tant par l'Écriture sainte et par l'Histoire que par l'expérience, une profonde connaissance de l'état de péché et de corruption de son cœur et de celui des autres. Aussi tombait-il souvent dans de graves inquiétudes au sujet des Frères et des Sœurs qu'il aimait le mieux ; il ne pouvait s'empêcher de le dire, et c'était quelquefois pénible tant pour lui que pour d'autres. Il ne lui suffisait pas d'écarter les choses qui étaient un sujet de chute et de scandale, il cherchait sérieusement à prévenir tout ce qui pouvait devenir une occasion de péché, tout ce qui pouvait en avoir l'apparence ou entraîner quelque conséquence fâcheuse. Sa sollicitude sous ce rapport s'étendait à chaque membre de la communauté, sans en excepter les petits enfants, et se portait sur tout, même sur ce qui aurait paru le plus insignifiant.

Il s'occupait de préférence de ceux qui étaient misérables, simples, sans talents, et dont, pour cette raison, le grand nombre faisait peu de cas. Quand il remarquait chez des gens de cette sorte de l'amour pour le Sauveur, il avait pour eux une estime et une affection toutes particulières. »

A suivre



A propos de...

CAROLINE VON GUNDERODE

*Où demander l'Ami, où trouverai-je ce que j'ai perdu ?
Dis-moi, aurore, où séjourne le bien-aimé.*

Nous touchâmes terre et nous nous regardâmes en silence et nous nous montrâmes la langue de terre qui s'affaissait dans le courant. Là, une vie noble, chère aux muses, dans l'éclatante blancheur de son délire, prit fin. Le courant a détruit ce lieu sacré, s'en est saisi, de peur qu'il ne soit profané⁶. Pauvre voix, les Allemands d'aujourd'hui se borneront-ils toujours à ignorer la beauté, à laisser le meilleur tomber dans l'oubli, à profaner le vrai. Où sont tes amis ? Nul n'a conservé à la postérité les traces de ta vie, de ton inspiration ; la crainte du blâme des impies les a tous paralysés. Je commence à comprendre l'épithète aujourd'hui presque effacée par les larmes du ciel, sur ta tombe. Je sais maintenant pourquoi tu as nommé les tiens tous ceux qui ne sont pas les hommes. Nous nous

⁶ C'est sur les bords du Rhin, à Winkel, que Caroline de Gunderode s'est frappée, d'un coup de couteau dans le cœur, le 26 juillet 1806.

souvînmes avec émotion des mots écrits et l'un les répétait à l'autre qui les avait oubliés.

Achim von Arnim⁷

Épithaphe

Terre, qui fus ma mère, toi souffle d'air qui m'as nourri
 Feu sacré, toi, mon ami, toi le torrent mon frère,
 Et toi mon père, l'éther, à vous tous avec respect
 Mon affectueux merci ; ici-bas avec vous j'ai vécu,
 Et pour l'autre monde, sans regrets, je vous quitte.

Adieu donc, frère, ami, père et mère, adieu !

*

C'est de Novalis que Caroline tient son mysticisme particulier, sa nostalgie de la Nuit dont elle oppose si volontiers les révélations toutes puissantes aux pauvres lueurs du jour conscient. C'est Novalis encore qui lui inspire cette tendresse pour les morts dont la vie semble mêlée constamment à la trame même de sa vie : Caroline a copié pour les conserver certains passages des œuvres de Novalis, entre autres ce distique :

Ist es nicht klug für die Nacht ein geselliges Lager zu suchen ?
 Darum ist klüglich gessint, der auch Entschlummerte liebt.

Cette même idée, chère à Novalis, d'une union passionnée qui durerait après la mort, si bien que le mort, par une sorte de vampirisme, attirerait à lui l'être aimé que retient encore la vie, nous la retrouvons intacte, chez Caroline de Gunderode :

Darum fragt nicht, Gespielen, was ich so bebe,
 Warum das rosigte Rot löscht ein ertötendes Blass ?
 Teil' ich mein Leben doch mit unterirdischen Schatten,
 Meiner Jugend Kraft schlürfen sie gierig mir aus.

Elle a surtout appris de Novalis et de tout le romantisme à désirer cet affranchissement prodigieux qui nous placerait d'emblée par delà les limites du temps et de l'espace, dans cette région de rêve et d'extase où toutes choses s'aplanissent et se confondent. Elle rêve d'un temps où l'immortalité commencera dès cette terre, où toute distinction sera finalement abolie entre le jour et la nuit, le bien et le mal, la mort et la vie. Comme Novalis, elle allie le mépris

⁷ Ludwig Achim von Arnim (1781-1831). « Epouse Bettina Brentano en 1811 », écrit Armel Guerne. « Mène l'existence d'un hobereau dans son domaine de Wiepersdorf. Sept enfants. »

de la raison et de la vie consciente à l'exaltation romantique du sentiment obscure et puissant, de tout ce qui est inconscience, impulsion, « révélation ».

A côté de cette analogie fondamentale, bien des ressemblances de détail se révèlent à l'analyse⁸. Deux pièces surtout, *Des Wanderers Niederfahrt* et *Immortalità* sont à l'égard de Novalis, dans un rapport d'étroite dépendance.

En effet, si nous interprétons comme l'a fait M. Spénlé, les Hymnes à la Nuit, nous reconnâtrons que *Des Wanderers Niederfahrt* décrit une descente analogue aux abîmes de l'inconscient. « Tu viens chercher le Jour dans l'empire des Nuits ? » demandent au voyageur les Esprits de la Terre. Et le voyageur de répondre pour décrire en termes mystiques cette lumière supraterrrestre qu'il appelle, de ses vœux : ce n'est pas la lueur fugitive du jour qu'il désire, c'est le rayonnement de l'essence éternelle (*jenes Ursein*) telle qu'elle resplendit aux sources mêmes de la vie. Ainsi, pour Novalis, la Nuit est le symbole de la réalité profonde des choses, elle est le sein maternel, qui porte en lui le monde limité et borné des apparences. Elle est l'unité première des êtres, d'où tout surgit, où tout s'absorbe finalement. Le poète est naturellement nostalgique de la Nuit, mais il sait sa nostalgie vaine tant que luira pour lui le soleil des vivants. Plus tard seulement se réalisera la fusion de tous les contraires, l'identification parfaite de toutes les réalités opposées. Le miracle qui devait s'accomplir au terme du roman magique d'Heinrich von Ofterdingen, ces « épousailles des saisons » qui symbolisent le mystère de l'universelle pacification, Caroline de Gûnderode nous le montre réalisé déjà au tréfonds du moi subliminal.

Geneviève Bianquis

*

Prenant congé des éléments « sans regret », elle n'exprime pas, pour autant, cette ardente et douloureuse faim de la mort qui attire Novalis vers la Maison du Père : mieux qu'Hardenberg, elle se serait accommodée des joies de la terre et de ses voluptés. Elle n'en était éloignée par aucune inaptitude au bonheur ; malheureusement, elle avait appris trop tôt que cet insatiable appétit de beauté qu'elle éprouvait était déjà le signe de son élection mortelle, et que chaque élan de son cœur et de son corps la poussait, sans qu'elle s'en doutât, en recherchant le plaisir de vivre, vers l'inéluctable nécessité de mourir.

[...]

⁸ « Sa poésie est plastique, au sens où l'Aufklärung exigeait que la poésie le fût, et elle a peu d'équivalents, même dans le romantisme ; il n'y a guère que Novalis à qui elle puisse être comparée, ou Hölderlin... », écrit Marcel Brion dans *L'Allemagne romantique*, Albin-Michel, 1962.

Mourir à la mortalité, sacrifier le visible à l'invisible, cela signifiait la même chose que le « retour à la maison du Père » des Hymnes à la Nuit de Novalis. Renoncer le périssable pour l'éternel, le fini en faveur de l'infini.

Rien de plus éloigné de son caractère que la mort par désespoir amoureux. Elle était assez forte pour surmonter la désillusion et le chagrin causés par l'abandon de Creuzer ; il n'est pas certain que, unie à lui, heureuse avec lui (en admettant l'improbable), l'idée de la mort l'aurait abandonnée. Elle appartenait aux dieux, non à la terre et aux hommes. Bettina l'avait bien compris, qui lui disait : « Tu cherches dans les plus hautes régions du ciel la réponse à tes aspirations. » Avec ce génie de l'admiration et de l'amitié qu'avait « l'enfant », génie infaillible et clairvoyant, Bettina avait reconnu le caractère sacré d'un être que son frère Clémens, Savigny le juriste et le professeur Creuzer avaient regardé simplement comme une femme, plus belle peut-être que les autres et dotée d'un génie poétique qui surprenait et inquiétait, car cela aussi pouvait donner à penser qu'elle n'était pas de la terre.

Marcel Brion⁹



Tout est muet, tout est vide,
Plus rien ne me réjouit,
Les parfums ne fleurissent plus,
La brise ne vole plus
Vers mon cœur trop lourd.

Un air dormant dans mon cœur
Vient renforcer mon courage,
Ainsi que souffle la flûte,
Il résonne longuement
Étanche mes larmes.

Tout est désert, disparu,
L'esprit et l'âme angoissés,
Je ne sais ce que je veux,
Sans trêve, je suis chassée
Sais-je vers quel but ?

Les fleurs du printemps fidèle
Sont à nouveau revenues
Mais pas le bonheur d'aimer.
Hélas ! il ne revient pas
Si beau, si volage.

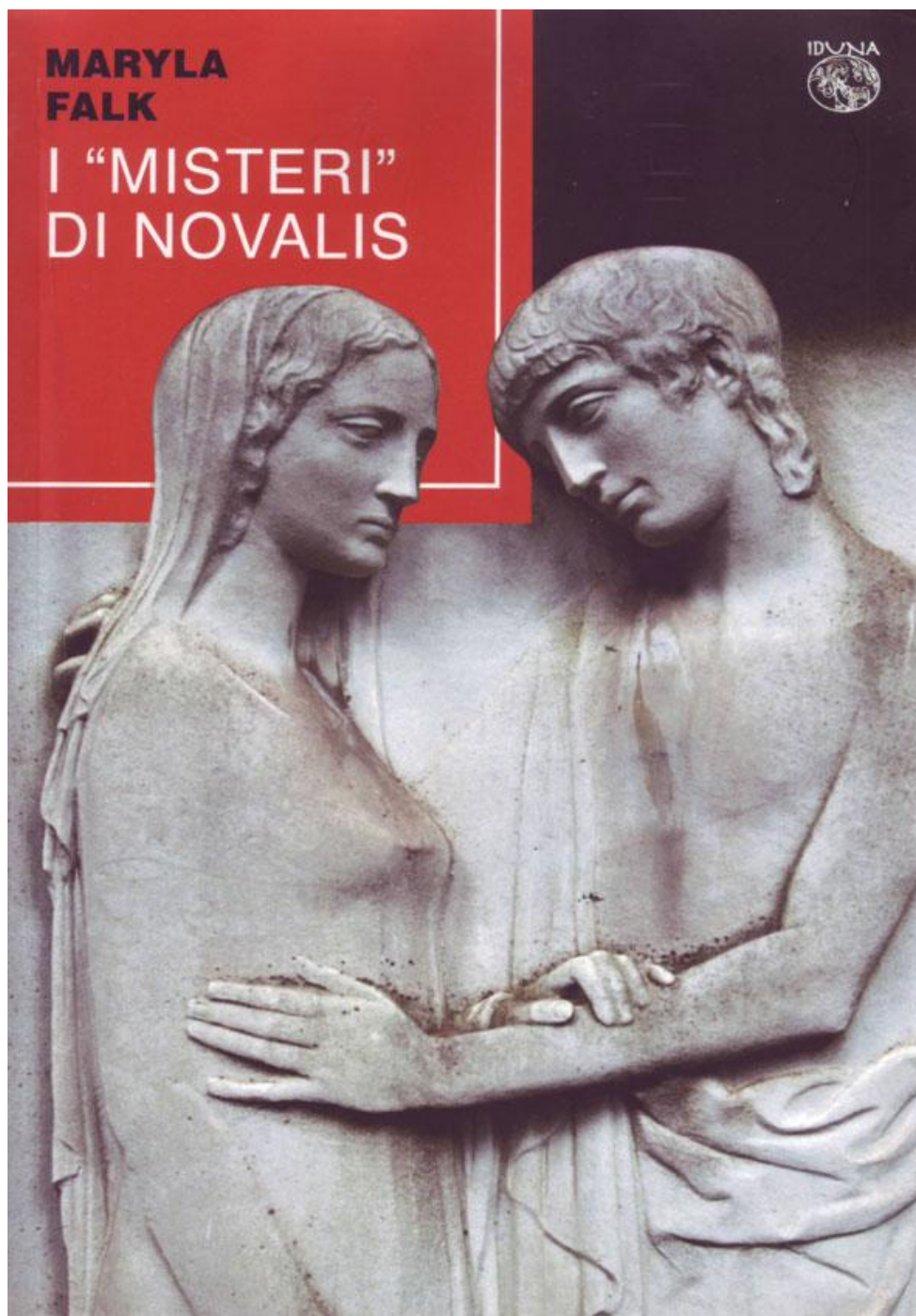
Un visage merveilleux
A captivé mes pensées,
Je demeure sous son charme,
Il est toujours loin et proche,
S'apparente à moi.

Mon amour si peu aimable,
Lié à moi et distant,
Douloureuse volupté,
Inconstance affectueuse
O délice, ô peine !

Oiseau de feu du désir
Qui t'élances d'un coup d'aile
Vers un rayon de soleil
Hélas ! que peut bien te faire
Mon chant solitaire ?¹⁰

⁹ *Idem.* Cf. aussi Lettre *Novalis*, n° 89 : Henri Blaze de Bury, "Bettina et la Gunderode", *Revue des Deux Mondes*, tome X, 1855.

¹⁰ *Ist alles stumm und leer...*, *Anthologie de la poésie féminine allemande*, Flinker, 1958.



IDUNA Edizioni, 2021

Préface de Nuccio d'Anna :

« Sophie sarà sempre decisiva nella vita di Novalis. Anche dopo la morte della fanciulla si rivelerà costantemente come una « presenza » che trascende il tempo e per molti aspetti arriverà a identificarsi con la stessa Verità universale che il poeta intende annunciare nelle sue creazioni artistiche... »

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Raymond Lenoir, « La philosophie devant la vie » (extrait), *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1927.
- « Portrait du comte de Zinzendorf », in Félix Bovet, *Le comte de Zinzendorf*, Paris, 1860.
- *A propos de Caroline de Gunderode* : Geneviève Bianquis, « C'est de Novalis que Caroline tient son mysticisme... », *Caroline de Gunderode*, Félix Alcan, 1910, *et alii*.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2021